

Antoine Piazza

Du même auteur

Roman fleuve, la brune, 1999, folio n°3553
Mougaburu, la brune, 2001, le livre de poche n°30174
Les ronces, la brune, 2006, babel n° 904

la route de Tassiga

Couverture : Frank Secka et Christophe Paquet
Photo : © David Sauveur/Agence VU

© Éditions du Rouergue, 2008
Parc Saint-Joseph – BP 3522 – 12035 Rodez cedex 9
Tél. : 05 65 77 73 70 – Fax : 05 65 77 73 71
www.lerouergue.com

l
a
b
r
u
n
e
aux ÉDITIONS du ROUERGUE

Le pinceau du peintre brûle son rêve.

Yeats

Au tout début des années quatre-vingt, les ordinateurs qui commençaient à régir le monde étaient à l'échelle du monde, volumineux et fragiles, et, si la Compagnie avait pris une quantité de précautions pour acheminer l'ordinateur du chantier, on ne savait comment le faire fonctionner avec le courant que produisait une centrale à fuel archaïque et défectueuse. Les électriciens intérimaires dépêchés dans les recoins de l'atelier ou dans les couloirs découvrirent des fils à nu, des transfos vieux d'un demi-siècle et refusèrent de brancher l'immense machine enveloppée de gaze qui reposait dans une pièce isolée. Ils avaient leur billet de retour, un ordre de mission pour un prochain chantier et n'avaient pas envie de passer les dernières journées à inventer des courts-circuits. Pourtant, la veille de leur départ, à la suite d'un pari fait au bar du Continental, les électriciens un peu ivres pénétrèrent dans la salle de l'ordinateur où, au moyen d'un bouquet de câbles ramassé dans une brèche, ils fixèrent le tableau de

distribution sur un mur, avant de s'enfuir comme des voleurs. Au milieu de la nuit, un brusque sursaut de la vieille centrale à fuel embrasa le tableau et la gaine des câbles. L'ordinateur, les bureaux, les bâtiments eussent brûlé à leur tour si Moussa, le chef magasinier qui habitait un réduit contigu à la base, n'avait couru dans les méandres obscurs, alerté, révéla-t-il curieusement plus tard, par le bruit d'un ruisseau, et s'il n'avait appliqué de vieux torchons sur les flammes.

Le lendemain matin, Hébert, le chef de la base, retrouva dans la cour de l'hôtel *Damagaram* les intérimaires qu'il devait conduire à l'aérodrome. En l'absence de Poncey, le directeur du chantier, qui visitait depuis deux jours de lointains villages de brousse, Hébert recevait le matériel, recrutait les ouvriers, accueillait les premiers expatriés et mettait fin à la mission des intérimaires. Il usait d'un ton arrogant et supérieur avec le chef magasinier, avec le chauffeur du minibus, qui traversaient seuls les couloirs de la base, mais il se taisait quand les hommes formaient un groupe. Et, ce matin-là, le pas entravé par le ventre saillant des valises qu'un boy avait déposées à l'entrée de l'hôtel, l'angoisse dissimulée sous la colère, le torse gonflé et les yeux brillants, Hébert avait à choisir dans la troupe des intérimaires rassemblés devant le Dam l'artisan qui allait rester à Tassiga pour remettre le tableau de distribution en état. Par bonheur, manquait à l'appel un électricien portugais qui ne s'était pas associé aux beuveries de la veille, qui dormait quand le tableau de distribution avait pris feu et dormait encore quand tous ses camarades avalaient un café dans la salle à manger. Hébert se précipita dans l'hôtel, entra dans une chambre vide, dans une autre, aperçut l'électricien assis sur le bord de son lit et, sans un mot d'explication, lui ordonna de ne pas bouger. Avant de rejoindre le minibus,

Hébert s'arrêta devant la réception et me vit. Il fit un effort pour me saluer, s'approcha lentement et m'imposa le spectacle de son visage marqué par les rides et la couperose, de sa moustache jaune, de sa lèvre inférieure que faisaient luire la graisse des gueuletons et le sirop des mégots. Hébert n'aimait pas les têtes inconnues, les recrues insolites et il se demandait pourquoi les responsables de la Compagnie avaient fait partir l'instituteur du chantier pour Tassiga quand la plupart des familles étaient encore en France. La veille, me dit-il en épiait les intérimaires qui s'installaient dans le minibus, il m'avait cherché en vain au milieu des passagers qui descendaient de l'avion. Il ne se rappelait pas que les correspondants de Niamey avaient téléphoné pour le prévenir de mon retard et ne savait pas que j'avais voyagé quinze heures dans un autocar délabré qui avait roulé de nuit et qui venait de me déposer devant l'hôtel. Il importait peu qu'il n'y eût pas de place pour moi dans l'avion ou que le car fût tombé en panne puisque j'étais bien arrivé... Hébert fit la grimace. Pas vraiment au bon moment, ajouta-t-il. Le mobile home que la Compagnie avait commandé pour faire office de salle de classe se trouvait probablement sur un dock du port de Lomé et il n'y avait pas grand-chose ici pour employer les journées d'un instituteur. Lui-même n'avait pas de temps à me consacrer. Dans moins d'une heure, dit-il encore alors qu'il se dirigeait vers la sortie, après avoir poussé les intérimaires dans l'avion de Niamey, il s'en allait au Nigeria pour acheter des engins. Il avait ensuite une semaine chargée pendant laquelle il devait acheminer ces engins au km 0 de la future route, réviser le matériel de la carrière, visiter les villas des expatriés, embaucher des terrassiers, des gens de maison, des gardiens.

Au retour de l'aérodrome, Hébert abandonna le minibus sur le parking de la base, fit un crochet par le bureau de Poncey et prit dans le coffre huit cents millions de francs CFA ¹ qu'il enfouit dans une sacoche. Deux hadj de Tassiga et deux gardes du corps l'attendaient dans une Mercedes 280 qui franchit la frontière avant midi sous une poussière de rodéo et atteignit Lagos dans la nuit. À Lagos, Hébert négocia âprement l'achat d'un bulldozer, d'un grader et d'une pelleuse et remonta vers Tassiga en roulant pleins gaz au milieu des troupeaux. Le bulldozer, le grader et la pelleuse remontrèrent à leur tour le surlendemain, hissés sur des camions qui s'enfonçaient dans les ornières. Peu après la frontière, un engin versa dans un fossé et, en l'extrayant de la terre molle où il était enfoncé, les mécaniciens que Hébert avait envoyés pour le remorquer firent un peu de casse. De retour à Tassiga, il dressèrent une liste des pièces à changer que Moussa chercha sur les étagères et dans les cartons, mais le chef magasinier lisait péniblement l'anglais du volumineux catalogue Caterpillar et il était débordé. Il vint un matin jusqu'au Dam, frappa à la porte de ma chambre et me dit que Hébert m'appelait à la base, qu'il avait besoin de moi pour dresser l'inventaire des pièces détachées. Hébert me montra les couloirs encombrés de caisses, d'outils, de pneus et m'enferma dans la pièce aveugle qui lui servait de bureau et que remplissait la glu froide d'un vieux climatiseur. Pour déchiffrer le catalogue, le souvenir des années de lycée ne me fut d'aucun secours parce que l'anglais du lycée est une langue et que l'anglais de Caterpillar en est une autre, dans laquelle « nut » ne désigne pas une noix, une noisette, une cacahuète et autre chose encore, mais un écrou. Et le mot « nut » chez Caterpillar ne

1 – 100,00 francs CFA = 2,00 francs français (1981)

désignait pas un écrou mais cent écrous, mille écrous, inscrits, détaillés dans un catalogue épais comme une souche d'arbre qui m'occupa pendant plus d'une semaine. Hébert entrait rarement dans son bureau car il n'aimait pas la paperasse et avait beaucoup à faire. Il procédait lui-même au remplissage des cuves de carburant, se rendait chez les fournisseurs, pour des commandes, à la préfecture, pour le règlement de formalités. À longueur de journée, il surveillait des mécaniciens qui vissaient des plaques minéralogiques sur des pick-up tout neufs, vidangeaient des cuves, emmagasinaient des pneus et des outils et réparaient le long portail coulissant donnant sur la rue principale. Les hommes évitaient son regard et redoutaient ses colères. Ils ignoraient que celles-ci cachaient sa faiblesse. En réalité, le chef de la base avait peur de tout, peur des intérimaires qu'il avait mis dans un avion, de l'électricien portugais qu'il avait retenu de force, des mécaniciens réunis en silence, peur de Poncey. Sa peur était visible comme une cicatrice, douloureuse comme un ulcère mais, pour visible et douloureuse qu'elle fût, elle ne l'engourdisait pas au point de le rendre muet. Hébert n'aimait pas Tassiga et le disait aux ouvriers placés sous ses ordres, à Moussa ou encore aux expatriés qu'il installait dans des maisons presque vides. Il affichait volontiers sa répugnance pour les terres lointaines sur lesquelles la Compagnie déroulait ses routes depuis toujours et où il s'établissait pour la première fois. À l'entendre, tous les chantiers auxquels il avait participé autrefois étaient des paradis en comparaison de cette petite ville perdue au bout du monde. S'il était venu à Tassiga avec son épouse et si, obéissant à une consigne de Poncey, il avait accepté de m'y accueillir, il regrettait la grande époque des TP ², quand il n'y

2 – Travaux publics

avait ni femmes ni instituteurs sur les chantiers. Selon lui, je n'étais pas seulement un personnage subalterne et inutile, j'étais aussi très jeune, très fragile et je n'allais pas vivre deux ans ici sans tomber malade, sans demander mon évacuation. Il avait tort. Malgré l'obscurité du bureau, la poussière du couloir, la monotonie de mon travail, je m'étais habitué aux journées à la base, comme je m'étais habitué aux soirées du Dam, au grincement des ventilateurs, aux blattes qui remontaient les canalisations, s'arrêtaient à la bonde des lavabos et plongeaient leurs antennes dans la neige tiède et blanchâtre de la mousse à raser. Je respirais mieux que les premiers jours et, si je dormais encore sur le dos, immobile comme une pierre, le matin, à mon réveil, je n'allais plus de mon lit au lavabo en marchant comme un convalescent que l'on met debout dans son armure d'attelles. Il suffisait pourtant d'un faux mouvement pour précipiter dans le sang les vaccins que l'on avait entassés avant mon départ dans les replis de mon corps, pour que, mêlés à l'amertume des bières et au feu des épices qui recouvraient la viande calcinée de mes repas, ils agissent comme des poisons.

Un après-midi de réclusion dans la salle de l'ordinateur avait suffi pour remettre en état le panneau de distribution, mais Hébert retint encore l'électricien portugais car il y avait du travail à l'atelier et dans les villas louées par la Compagnie pour ses expatriés. L'électricien transportait des câbles à l'arrière d'un pick-up ou encore des meubles emballés, des appareils électroménagers. Il faisait volontiers un détour pour m'amener à la base, le matin, ou pour m'y prendre le soir. Il dînait au Dam, qui n'avait pas d'autres pensionnaires que nous, assis à une table voisine de la mienne. Pendant que le boy déposait sur sa table des tranches de pâté

entourées de sardines à l'huile, des pois chiches flottant dans leur eau et des babas au rhum sans rhum, les yeux fixés sur le plafond, il examinait les petites mèches qui chuintaient dans les tubes de néon, les pales des ventilateurs qui tournaient en grinçant. Il avait ressuscité un vieux téléviseur qu'il allumait le soir, à huit heures. Depuis le coup d'État qui avait porté le lieutenant-colonel Kountché à la présidence de la République, la chaîne de télévision nationale diffusait la revue des troupes et rien d'autre, vingt minutes de soldats au visage de cendre et d'uniformes gris qu'une caméra s'efforçait de reconnaître dans un air brûlant et presque liquide, percé de branches de gaos. Le programme s'arrêtait brusquement au bout de vingt minutes. L'électricien se levait, glissait une main derrière le poste, opérait quelques réglages qui donnaient des parasites, des hachures, des arbres et des silhouettes déformées, poussées vers le bord de l'écran. L'image disparaissait à nouveau et un sifflement insupportable attirait un boy. Mon voisin regagnait sa place et continuait à manger sans détacher ses yeux du téléviseur éteint. Il lui venait alors l'envie de raconter sa vie mais, comme il maîtrisait mal la langue française et s'imaginait que j'allais m'empresser de corriger les fautes, il demeurait à distance pour que ses cuirs et ses patagons fussent couverts par le grincement des ventilateurs, par le cliquetis des assiettes que les boys empilaient. L'électricien parlait peu de Tassiga, où il n'y avait rien à voir et rien à faire, et moins encore de Hébert, qu'il appelait le « chef de la vase » et qu'il détestait. Il avait hâte de s'en aller et ne souhaitait pas qu'une indiscretion de ma part, en le desservant auprès de la Compagnie, le contraignît à prolonger sa mission. Mais il évoquait volontiers la région parisienne où il vivait depuis dix ans, et notamment Chilly, où il travaillait entre deux

missions, et moi, qui avais été convoqué au siège central de la Compagnie, à Chevilly, je ne comprenais pas pourquoi l'électricien qui faisait des fautes de français mais prononçait avec soin les noms de personnes et les noms de villes, escamotait deux lettres d'un mot aussi familier que celui désignant le siège de son entreprise. En fait, il ne se trompait pas. La Compagnie traitait ses affaires à Chevilly-Larue et entreposait son matériel dans les ateliers de Chilly-Mazarin. L'électricien ignorait Chevilly, parce qu'il était artisan, comme j'ignorais Chilly, parce que je ne l'étais pas. Après dix ans de missions à l'étranger, il rencontrait pour la première fois un instituteur sur un chantier et avait du mal à admettre que l'on pût imposer un voyage de plusieurs milliers de kilomètres à quelqu'un d'instruit pour lui confier un emploi de manutentionnaire dans des couloirs obscurs. Quand je lui révélai que j'avais passé une journée entière à Chevilly en compagnie de Roudier – le directeur du secteur Afrique que les intérimaires basés à Chilly ne rencontraient jamais – l'électricien oublia un instant le bureau de Hébert et le catalogue Caterpillar et, me regardant avec un intérêt nouveau, prononça quelques noms, inconnus de moi, avant d'évoquer Poncey. Mon interlocuteur avait autrefois croisé ce dernier sur le chantier du TGV mais il ne me dit rien d'autre sur lui que je n'avais déjà entendu, dans les bureaux de Chevilly ou encore dans ceux de Niamey où j'avais attendu en vain une place dans l'avion de Tassiga. Poncey était passé par tous les postes des TP avant de devenir directeur de chantier chez Dompierre & Broses et d'être envoyé au Nigeria quand Dompierre & Broses furent absorbés par la Compagnie Séquanaise de Construction. Pendant sa longue carrière dans les TP, il avait inspiré plusieurs surnoms sans originalité tels que le Vieux, le Bouc, ou capitaine

Haddock, que ses subordonnés lui attribuaient selon que la bonhomie, l'autorité ou la colère gouvernaient son humeur. En 1961, après une chute du haut d'un pont, il fut contraint à trois mois de paralysie sur un lit d'hôpital et, dès qu'il put marcher à nouveau, il revint dans les TP et choisit les chantiers les plus difficiles et les plus longs avant de partir pour des destinations lointaines. Poncey fut de plus en plus exigeant, avec les autres comme avec lui-même, et ses chantiers furent bientôt des modèles. Après dix ans de missions prestigieuses, pour lesquelles il avait obtenu des salaires grandioses augmentés de primes, il accepta de dérouler au-delà de Tassiga, jusqu'à un point qui ne représentait rien, pas même un village, cent soixante kilomètres d'une route qui ne servait pas à grand-chose. Personne n'avait une idée du salaire que Poncey avait réclamé pour se perdre dans des territoires plus vastes et plus désolés que ceux sur lesquels il avait régné autrefois et, en débarquant l'un après l'autre à Tassiga, les expatriés, qui savaient pourtant que leur patron avait l'habitude de commencer ses chantiers par un court séjour de reconnaissance en brousse, s'étonnèrent de ne pas le voir rentrer. Jamais Poncey ne s'était absenté aussi longtemps avant le début des travaux. Jamais, dirent-ils encore quand ils reconnurent sur une carte les points extrêmes de son exploration, ses repérages ne l'avaient conduit aussi loin.

L'électricien intérimaire rentra en France et, pour me rendre le matin à la base, j'eus recours au minibus de la Compagnie. Un chauffeur s'arrêtait devant la maison des Hébert, non loin du Dam, afin de prendre Mme Hébert à bord. Drapée dans un pagne, le visage rouge et le cheveu noir, celle-ci apparaissait sur sa terrasse, escortée par deux boys qui la poussaient vers un escalier trop étroit pour elle.